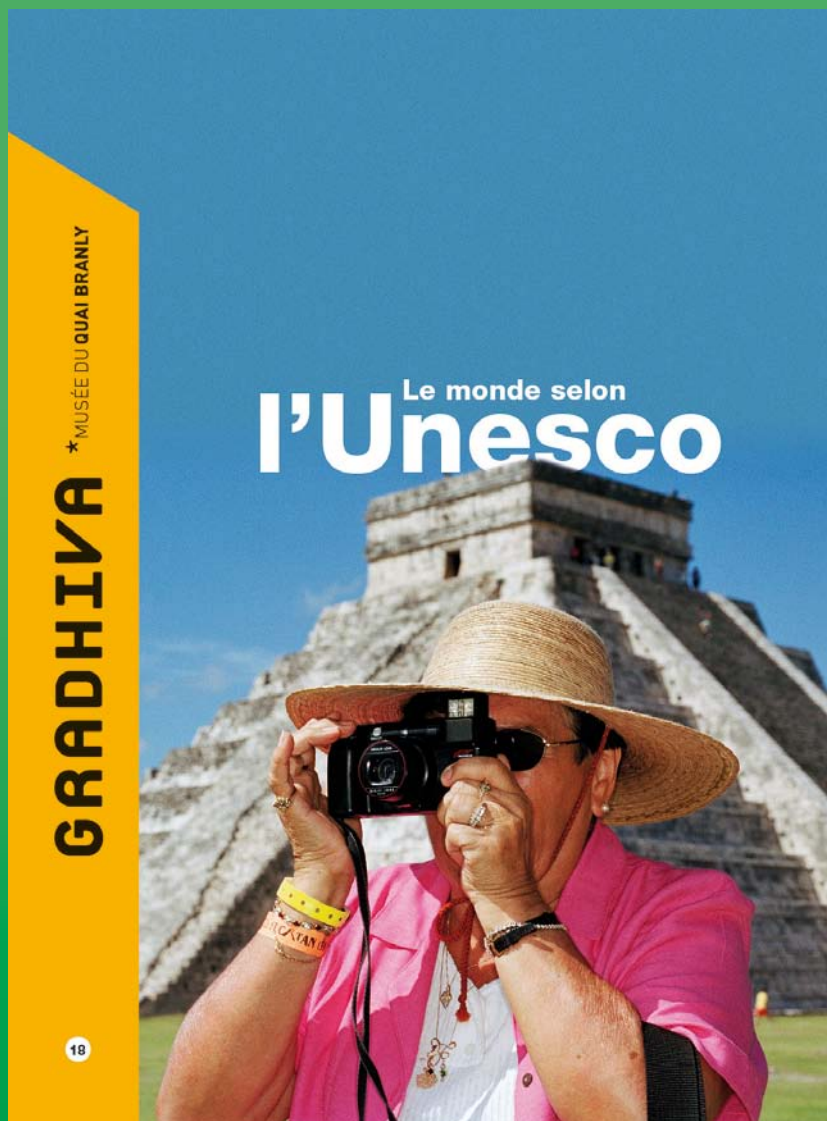


★ MUSÉE DU QUAI BRANLY

là où dialoguent les cultures

LA REVUE GRADHIVA ★

EN VENTE EN LIBRAIRIE
ET EN LIGNE SUR <http://www.librairie-epona.fr/revues/gradhiva.html>



Le monde selon l'Unesco

Coordonné par David Berliner et Chiara Bortolotto

Porte-voix de la diversité culturelle et de la lutte contre le racisme, l'Unesco est surtout connue du grand public pour la protection du patrimoine. Depuis les années soixante, les premières campagnes mondiales pour sauver des sites en péril (Abou Simbel, Venise, Borobudur) ont introduit l'idée que la préservation du patrimoine et sa transmission aux générations futures constituent un devoir moral pour l'humanité. Le patrimoine classé par l'Unesco est devenu aujourd'hui un enjeu central pour des gouvernements et des collectifs d'individus.

Ce numéro propose une ethnographie de ces processus de patrimonialisation, en donnant à voir comment s'opère, peu à peu, la mise en patrimoine du monde dans lequel nous vivons.

D'abord, le regard de l'ethnologue se déplacera à l'intérieur des salles de réunions, des bureaux et des couloirs, autant de lieux concrets où des notions de patrimoine et de culture sont négociées et produites par des acteurs spécifiques, qu'ils soient délégués d'États, représentants d'ONG, experts ou fonctionnaires de l'Unesco. Puis, seront explorés les effets induits par ces politiques globales

du patrimoine. Que se passe-t-il dès lors qu'un espace social et une pratique culturelle sont listés par l'Unesco ? Quand cette dernière entre en jeu, les scènes patrimoniales tendent à se complexifier, et les lieux et les pratiques culturelles qu'elle cherche à protéger peuvent se transformer. Tourisme, gentrification, spéculations économiques, sentiment de dépossession chez les habitants, revendications nationalistes et rivalités politiques en sont les conséquences parfois inattendues.

Retrouvez tous les numéros de GRADHIVA sur www.quaibranly.fr/gradhiva

VRAI OU FAUX

La météo se trompe-t-elle souvent ?

Pour le lendemain, non. Des évaluations a posteriori montrent que les prévisions sont exactes dans 90 pour cent des cas.

Joël Stein

Qui n'a jamais critiqué la météo, régulièrement accusée de se tromper ? Pourtant, les multiples évaluations réalisées indiquent que les prévisions sont plutôt fiables, au moins pour les échéances courtes.

Les prévisions météorologiques vont de quelques heures (par exemple pour anticiper les épisodes de pluie lors du tournoi de Roland Garros) à plusieurs années (pour l'étude du changement climatique). Elles se fondent sur des modèles numériques, où les équations de la mécanique des fluides décrivent l'évolution de l'atmosphère. On détermine d'abord son état initial, à partir des mesures réalisées par un réseau de capteurs et par des satellites. De multiples paramètres sont utilisés : température, pression, force et direction du vent, taux d'humidité, concentrations de certains éléments (l'ozone ou divers polluants par exemple). Les capteurs sont soit embarqués à bord de ballons ou d'avions de ligne, soit installés au sol (plus d'un millier de sites en France) ; des radars permettent aussi de détecter et de suivre les précipitations. Des supercalculateurs, parmi les plus puissants de la planète, résolvent ensuite les équations et calculent l'évolution des différents paramètres.

Pour quantifier la fiabilité des modèles, on évalue les différences entre l'état atmosphérique prévu et l'état observé. La méthode d'évaluation est définie par l'Organisation mondiale de la météorologie. Ainsi, l'une des analyses porte sur la prévision à 48 heures de l'altitude à laquelle la pression atmosphérique vaut 500 hectopascals, soit environ

la moitié de sa valeur au sol (cette altitude est d'environ 5 000 mètres et fluctue de quelques centaines de mètres). La performance est quantifiée en prenant en compte les relevés sur les 12 derniers mois et sur les 70 sites européens de mesures par ballon. Ces scores standardisés montrent que l'on gagne environ un jour tous les dix ans : les prévisions à quatre jours de 2014 sont de qualité équivalente aux prévisions à trois jours que l'on réalisait en 2004.

Quantifier le temps ressenti

La fiabilité est meilleure à plus d'un kilomètre au-dessus de la surface qu'au sol, car l'atmosphère y est régie par des mouvements de grande échelle, relativement faciles à analyser. Toutefois, ce qui compte pour les habitants, c'est la bande d'atmosphère au contact du sol. Et là, le temps est bien plus difficile à prévoir : il est influencé par nombre de phénomènes locaux, dus par exemple à des reliefs ou aux différences de rugosité entre la surface d'une forêt et celle d'une ville.

Outre les évaluations des erreurs moyennes, on cherche à répondre à la question : « La météo s'est-elle trompée ? ». Pour chaque paramètre du temps ressenti, on détermine si l'erreur est supérieure à un seuil qu'on estime pertinent : il est ainsi de 1 °C pour la température. On élabore ensuite un score de performance global, où chaque erreur sur un paramètre entraîne un malus retranché à une note de 10. On considère que la météo ne s'est pas trompée quand



le score est supérieur à 7. On montre ainsi que sur une année, en France, les prévisions pour le lendemain sont exactes dans près de 90 pour cent des cas. Sur une période plus courte ou une zone plus restreinte, le résultat varie notablement selon le type de situations rencontrées (une période orageuse ou une zone montagneuse donneront ainsi lieu à plus d'erreurs).

La fiabilité des prévisions se dégrade avec l'échéance : à trois jours, elle est d'environ 70 pour cent, et elle tombe à 50 pour cent à sept jours. En effet, le caractère turbulent des écoulements atmosphériques près du sol complique les calculs à longue échéance. (Cela ne s'applique pas aux prévisions climatiques, de très longue échéance, où les calculs portent sur des moyennes et obéissent par conséquent à des règles différentes.)

Dans le cadre des procédures de vigilance météorologique, les prévisions permettent aux pouvoirs publics de déclencher des alertes, notamment en cas de tempêtes, d'orages violents ou d'importantes chutes de neige. Les procédures sont lancées quand les paramètres concernés (température, vent, etc.) dépassent certains seuils. Comme on doit manquer le moins possible d'événements extrêmes, on tolère une part de fausses alertes, de l'ordre de 10 pour cent : les évaluations montrent que 97 pour cent des événements extrêmes sont alors anticipés.

Joël STEIN dirige la division COMPAS (Contrôle, monitoring, prévisibilité et adaptations statistiques) de la Direction de la prévision à Météo France.